

(N^o. 19.)

JOURNAL DES DAMES.

~~11 NOVEMBRE 1798.~~
le 1^{er} Mai 1799

Dans un moment où l'expédition d'Egypte fixe les regards de l'Europe sur cette contrée, autrefois si florissante, nos aimables abonnées seront peut-être charmées d'avoir quelques notions sur le costume des Dames Egyptiennes. Voici ce que nous avons recueilli :

Malgré la chaleur du climat, le beau-sexe égyptien est beaucoup plus vêtu que les élégantes Parisiennes; et la nudité qui pourroit trouver une excuse, sans éprouver un inconvénient, seroit regardée dans ce pays comme un crime. Cette rigidité tient surtout aux mœurs et à l'esclavage des femmes.

La mise des Dames d'Alexandrie et du Caire n'est rien moins que séduisante. Une espèce de chemise de laine ou de coton leur enveloppe la taille sans la serrer, en s'étendant depuis le col jusqu'aux pieds. Un carré de la même étoffe, beaucoup plus ample que les voiles ordinaires, leur couvre la tête et les bras; échancré de chaque côté sur le devant, il retombe en plis sur le derrière jusqu'à mi-jambe. Un mouchoir blanc à fleurs rouges ou bleues, attaché des deux côtés au voile, précisément au dessus du nez, et qui descend plus bas que la ceinture, ne

laisse voir que les yeux et une partie du front. Quant au vêtement intérieur, il ne diffère en rien de celui des Turques. La chaussure est la même.

Les femmes d'Alexandrie ne paroissent jamais en public, sans être ainsi voilées; cependant elles sont moins resserrées que les Turques; on les dit même assez portées à la galanterie; leurs nouveaux hôtes sauront sans doute tirer parti de ces dispositions.

Nous devons aussi parler ici du costume des Bedouines, ou Arabes du désert. Une tunique très ample en grosse laine de poil de chameau, forme leur unique vêtement. Elles portent des bottines pour garantir leurs jambes de la chaleur brûlante des sables du désert. Leur parure consiste dans différens dessins imprimés en bleu sur les mains, les bras et le menton, et en d'immenses anneaux d'argent qu'elles portent en forme de bracelets, aux oreilles, et quelquefois, par raffinement de coquetterie, à la narine gauche.

P A R I S.

Paris renferme dans son enceinte plusieurs magnifiques jardins, appartenant autrefois à des princes, à des grands, à des financiers, et tombés aujourd'hui, par un coup du sort, dans la possession de quelques fournisseurs de la République. Les anciens propriétaires n'y recevoient que leurs amis; les nouveaux, accoûtumés aux spéculations,

y reçoivent ceux qui veulent payer le plaisir d'errer sous de charmans bosquets, de voir d'adorables nymphes, d'entendre de la musique et de contempler un feu d'artifice. A cinq heures après-midi, les rues sont remplies de voitures, et le beau-monde arrive à *Tivoli*, à *Amathonte*, au *Jardin-Bourbon*, au *Jardin-Boutin*, au *Jardin-Biron*. La petite bourgeoisie partage aussi ces plaisirs. A six heures après-midi, on croiroit que Paris est devenu une nouvelle Sybaris; le marteau ne fait plus retentir l'enclume, les ateliers sont abandonnés, la grisette a fait sa toilette comme la nouvelle enrichie; toute la différence est que celle-ci monte dans un superbe Wiski ou dans un brillant carosse, et que la première attend le bras du garçon tailleur, du cordonnier, du courtaut de boutique ou du commis.

Autrefois une petite Parisienne se croyoit bien malheureuse, quand elle n'avoit pas été la semaine-sainte à Long-champ, à Pâques au pré St. Gervais, pour la Pentecôte à Versailles, à St. Cloud pour notre-dame de Septembre. Aujourd'hui il lui faut autant de fêtes chaque semaine qu'il lui en falloit dans l'année.

Autrefois le peuple ne chômoit que le Dimanche; on a créé un nouveau calendrier et l'on a trouvé commode d'y joindre le décadi. Aujourd'hui on ne parle plus des décades, mais on a multiplié les fêtes. Le prix de la main-d'œuvre a haussé en raison de la diminution du travail, et l'ouvrier est devenu une sorte de petit seigneur, qui fait la loi à celui qui l'occupe; qui a trouvé

le moyen de gagner plus en trois ou quatre heures, qu'il ne gagnoit autrefois, dans une longue et pénible journée.

Le peuple parisien est plus que jamais avide du merveilleux ; il lui faut du bruit, du fracas, des chevaux qui caracolent sur la scène, et quelquefois interrogent du pied la corde sensible de la contrebasse ; il lui faut des spectres, des démons, des cachots lugubres, des visions. Enfin, il lui faut des sièges de ville en règle, des assauts, des canons, des comètes qui tombent du ciel, au milieu d'une pluie de feu, les sons éclatans des trompettes et du roulement des tambours ; chacun d'abord s'amuse à son gré, et ces divertissemens sont analogues à l'appareil de la guerre et des combats..... J'entends de loin un cabriolet qui roule avec le fracas du tonnerre ; déjà le coursier, aussi rapide que le désir qui le gouverne, m'humecte les épaules de son souffle ; on hurle *gare!* je me retourne ; je vois descendre du phaëton un jeune homme, donnant la main à une déesse coiffée en anneaux de Saturne ; où vont-ils ? voir un spectacle de *revenans* ; je n'en suis pas fâché.

L'esprit irréfléchi criera au *mauvais goût* ; mais on ne veut pas voir, que la révolution a monté les cerveaux aux choses fortes et extraordinaires.....

Nos romanciers modernes, si jaloux de perpétuer parmi nous le *Splén*, s'accommoderont sans doute avec plaisir de la recette suivante :

„Prenez un ou deux revenans, une caverne de voleurs, deux ou trois enlèvemens, force descriptions au bain-marie, des amantes parfaites, des amans comme on n'en voit plus, quelques travestissemens, quelques scènes d'inquisition ; faites infuser le tout dans deux ou trois volumes, et vous aurez vous-même peur de votre ouvrage. „

Un pauvre diable accablé de misère et de créanciers, ne sachant plus de quel bois faire flèche, s'est avisé d'un stratagème assez singulier pour subvenir à ses besoins, et même à ses plaisirs. Il a feint d'être devenu fou. Mais pour éviter les inconvéniens auxquels sont exposées les personnes atteintes de cette maladie, comme, par exemple, d'être séquestré à Bicêtre ou à Charenton, il a eu soin d'adopter un genre de folie joviale, douce, intéressante. Il ne fait aucun mal, aucun tort à personne. Comme c'est la faute des circonstances, plutôt que celle de sa conduite, qui l'a réduit à cette ressource, on le plaint sans cesser de le considérer. A l'époque de son prétendu malheur, il occupoit une chambre dans la maison d'un riche propriétaire, qui, n'ayant rien reçu pour ses loyers depuis fort longtems, se dispoit à faire vendre ses meubles, pour être payé de la somme qui lui étoit due. Mais touché de compassion à la vue de son état, il lui

a laissé et ses meubles et son logement. Il a même l'attention de lui donner du bois pour se chauffer, et de charger une domestique de soigner son linge et ses habits, dont il a même la générosité de l'entretenir. Pour reconnoître ses libéralités, notre fou amuse ses enfans par une foule de gentilleses, de singeries, de gambades plus récréatives les unes que les autres. Souvent il déride la gravité du papa lui-même par ses saillies piquantes, et mille extravagances originales qu'autorise sa prétendue déraison. A l'heure du dîner, il se rend chez différens restaurateurs, où il prenoit autrefois ses repas, qu'il doit encore pour la plûpart. Mais, loin de lui en demander le paiement, on s'empresse de lui donner ce qu'il demande, qu'il a l'attention de borner toujours au simple nécessaire. Il ne manque pas de se présenter au comptoir, et de faire mettre chaque fois la dépense sur son mémoire. Comme il a plusieurs maisons semblables où il est connu, il évite d'être importun et à charge en n'allant dans chacune qu'une fois ou deux par décade. Les convives d'ailleurs se font un plaisir de le faire jaser ; et, pour prix de sa complaisance, payent souvent son dîner, ou bien le régalent d'une demi-tasse, d'un petit verre, ou d'autres douceurs pareilles. Avec le même stratagème, il a trouvé le moyen de s'introduire à plusieurs spectacles, même dans de bonnes sociétés, où il s'amuse encore plus qu'il n'amuse les autres. Comme on ne peut s'offenser des propos qui lui échappent, il se permet souvent, sur le compte de ceux qui s'y trouvent, de ces vérités que tout le monde pense, mais qu'on n'oseroit

articuler en face. En se rendant ainsi l'interprète de la malignité réciproque, il égaie singulièrement ceux qui l'écoutent, sans blesser les personnes que frappe sa censure. Enfin, notre pauvre diable, qui fut toujours malheureux tant qu'il fit usage de sa raison, depuis qu'il paroît l'avoir perdue, est le plus heureux des hommes. Il est logé, vêtu, chauffé, nourri, diverti, fêté, accueilli, sans qu'il ait besoin pour cela de faire aucun effort. Car, il a tellement saisi l'esprit de son rôle, il a contracté une telle habitude de déraisonner, que c'est devenu chez lui une seconde nature.

M O D E S P A R I S I E N N E S .

Le triomphe qu'ont remporté les perruques sur les cheveux naturels, se soutiendra encore longtemps: c'est une parure que les cheveux. Nos élégantes les avoient coupés pour se mettre la tête en vergette, coëffure étrange, et qui n'alloit qu'à quelques bien jeunes personnes.

Croiroit-on qu'on a vu (tel est le pouvoir de la mode, qu'il aveugle souvent l'amour-propre lui-même!), croiroit-on qu'on a vu des femmes coëffées à *la Titus*, en cheveux gris?

Cette manie des femmes, de paroître tondues, ne pouvoit durer: les perruques reprennent faveur, et avec elles, l'avantage inappréciable pour la coquetterie, de changer en un jour de couleur de cheveux comme on change de parure.

Les plus distinguées de nos élégantes ont

adopté les perruques blondes à *la Naiade* ; elles offrent une infinité de petites boucles , et sont assujetties aux crochets , au moins pour la partie des cheveux qui font le tour du visage. La sommité de la perruque est entourée d'un bandeau orange ou de toute autre couleur.

L'usage de la soie n'est pas commun pour les robes ; il sera difficile d'engager le beau sexe à adopter les robes de soie , aussi longtems que durera le goût de se draper *artistement* ; l'étoffe de soie est roide et ne dessine point le nud.....

Les manches de tricot , couleur de chair , paroissent reléguées dans les coulisses de théâtres. Le petit nombre des femmes qui préfèrent les manches de tricot à la nudité , les portent blanches , et bien justes aux bras.

Le voile est toujours de mode ; on en porte de noirs ; mais les blancs sont plus estimés , et marquent le goût et l'aisance de la personne qui en est parée. L'usage du voile est très-ancien ; il existoit dans la galerie du duc d'Orléans une belle agathe onix , où les trois sœurs de Caligula , Agrippine , Drusille et Julie sont représentées sous la forme et le costume de déesses. Le voile dont leur tête est couverte , et qui marque l'apothéose , ne ressemble point au voile dont se servent nos élégantes ; il approche davantage , pour la forme , au *mezzaro* des Italiennes.

Les souliers ne varient plus depuis quelques tems par la forme. Nous sommes loin du luxe des anciens pour la chaussure. Les Romains portèrent la profusion jusqu'à faire les souliers de ma-

tières d'or et d'argent, et à les enrichir de pierres. Pline en fait un reproche aux femmes de son tems. Nos femmes sont plus modestes. La mode de se serrer les pieds dans des souliers petits, ne date pas de nos jours. Un poëte françois disoit il y a longtems :

Quoi ! ces souliers mignons de ruban revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus.

MODES ANGLOISES.

Une élégante simplicité forme toujours le caractère des modes angloises ; elles varient moins qu'à Paris , parceque chaque partie de l'ajustement est surtout faite pour l'ensemble, et qu'on ne peut y rien changer, sans déranger l'harmonie qui résulte de la combinaison des formes, plutôt que de leur contraste ; de l'analogie des couleurs, plutôt que de leur opposition. Il règne dans le costume anglois un ton d'uniformité , qui sans avoir rien de monotone , repose l'œil , et le flatte sans l'éblouir.

Le blanc est toujours la couleur favorite des Dames pour l'habillement du matin. Les robes sont ordinairement de mousseline de Cambrai , arrondies par le bas , manches courtes et fermées , avec des épaulettes en petits plis circulaires ; quelques-unes de ces robes sont garnies de ruban en satin jaune et pourpre formant une chaîne. Un bonnet ou chapeau de taffetas blanc , aussi garni de rubans jaunes , avec une bordure et des barbes de dentelle,

s'accorde merveilleusement avec cet ajustement. Les gants et souliers pourpres.

Quelques Dames portent le mantelet blanc, avec une garniture bordée d'un ruban lilas.

L'on voit des chapeaux de paille en forme de bonnet, la couronne couverte d'un filet bigarré, garnis d'une guirlande de feuilles vertes et attachés sous le menton avec un ruban pourpre.

La toilette du soir est aussi riche qu'élégante. Outre le costume représenté dans la gravure, les Dames angloises portent des corps de robe d'étoffe d'argent, manches courtes et fermées; juppe de gaze garnie au bas d'un ruban d'argent: le tout richement brodé en guirlandes de feuilles vertes entremêlées de grains rouges. La ceinture et les épaules sont ornées de cordonnets et de touffes d'argent; le tour de gorge d'une dentelle étroite et à petits plis; collier et boucles d'oreilles pourpres. La coiffure à la *Niobe* s'adapte bien à ce costume: les cheveux de devant coupés courts et rabattus sur le front: ceux des côtés en tresses grandes et lâches, tournés autour de la tête en forme de bandeau; partie de ceux du sommet relevés en boucles au dessus de l'agraffe, le reste peigné lisse et finissant derrière en demi-cercle. Bandeau de perles, attaché sur le front avec un large agraffe, fond d'émail pourpre à cercles d'or.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 20.)

Texte anglois.

The skirts of the hair (and no more than the skirts) cut shorts round the face, and combed

forward in feather-curls; the rest of the hair combed up smooth to the crown of the head, the ends dressed into ringlets, and intermixed with three diamond bands, arranged in the form of an helmet. Three-branched diamond aigrette placet in the front. Petticoat of fine muslin, embroidered in the star pattern. Robe of white tiffany, with a painted border of vines; the dresse sleeves painted the same; and trimmed in two parts, as well as the robe round the neck, with rich broad lace. Striped silver stomacher. Diamond ear-rings. Pearl festoon necklace, with a medaillon. White shoes and gloves.

Traduction.

La bordure des cheveux (et rien de plus que la bordure) coupée court autour de la figure, et frisée en petites boucles qui avancent sur le front: le reste des cheveux lisses, remontant au dessus de la tête, le bout frisé en boucles, et entremelés de trois rubans garnis de diamans, arrangés en forme de casque. Une aigrette de diamans à trois branches placée sur le front. Jupe de fine mousseline, brodée en étoiles. Robe de gaze blanche très claire, avec une bordure peinte en seps de vigne; les manches peintes de même, et garnies en deux endroits, ainsi que la robe autour du cou, d'une riche et large dentelle. Pièce en étoffe d'argent rayée. Boucles d'oreilles à diamans. Collier de perles en feston avec un médaillon. Gants et souliers blancs.

T R A I T H I S T O R I Q U E.

En 1522, lorsque Soliman II. assiégeoit Rhodes, un traître s'offrit de le rendre maître de la place, et l'Empereur promit de lui faire épouser une de ses filles, si l'entreprise réussissoit. Elle réussit, et le Sultan sommé de sa promesse, fit venir sa fille qui parut couverte d'or et de pierreries, et lui assigna une dot considérable. Se tournant ensuite vers le traître : „Vous voyez, lui dit-il, si je sais „tenir ma parole ; mais comme vous êtes chrétien, „continua-t-il, et que ma fille est Musulmane, je „ne puis vous la donner que vous ne soyez Mu- „sulman en dedans et en dehors de la peau ; c'est „ainsi que nous nous faisons tous un devoir de l'é- „tre. Il ne s'agit point ici de parole, ni de renier „votre Christ par intérêt, mais de vous dépouiller „entièrement de cette peau baptisée et incirconcise „que vous portez.„ En même tems, ce prince donna ordre que son prétendu gendre futur fût écorché, et qu'on le couchât ensuite dans un lit couvert de sel, afin qu'il prît la peau d'un vrai Mahométan, après quoi on lui ameneroit son épouse. L'ordre fut exécuté, et le traître ne retira d'autre fruit de sa trahison, que de mourir au milieu des tourmens.

 A N E C D O T E S , P E N S É E S etc.

L'ordre, dans une maison, doit être comme les machines de l'opéra, dont l'effet produit un

grand plaisir , mais dont il faut que les cordes soient cachées.

Une femme plaidant contre son tapissier, dit : J'avois demandé à cet homme de belles figures, comme celle de M. le président ; il m'en a donné de laides comme lui-même. Dois-je payer sa tapisserie ? — Elle gagna son procès.

On disoit à une femme : Les anciens vivoient dans le même désordre que nous. — Comment, dit-elle, à leur âge !

On pourroit définir tous les crimes et toutes les fautes , le sacrifice de l'avenir au présent ; toutes les vertus et toutes les qualités , le sacrifice du présent à l'avenir.

On aime plus la vertu quand on la pratique que quand on la peint.

On démêle aisément dans la conversation ce qui part de la tête d'un homme, ou ce qui est acquis. L'un se présente avec une expression vive et neuve, l'autre, avec des mots maigres qui semblent venir de l'hôpital.

On demandoit à D**.. quel homme étoit M. d'Epinaï ; c'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot, et sans faire une bonne action.

M. D... âgé de 62 ans, et amoureux de toutes les femmes, disoit à un de ses amis : Je me dis souvent à moi-même, vieux fou, vieux gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ?

Le même disoit à un père avare pour l'engager à bien élever son fils : Votre fils est votre coffre fort ; si

vous ne lui donnez pas de la solidité, tout votre argent s'échappera, puisqu'il sera le dépositaire de cet argent que vous accumulez.

M..... disoit un jour : J'ai été marié seize ans sans comprendre qu'il est plus aisé de réformer son propre caractère, que de corriger celui des autres.

Une dame demandoit dernièrement à l'ambassadeur ottoman à Vienne, pourquoi la religion de Mahomet permettoit aux hommes d'avoir plusieurs femmes; il répondit sans se déconcerter : „ Notre religion nous permet plusieurs femmes, Madame, parce que dans plusieurs femmes nous pouvons à peine trouver les qualités qui sont réunies en votre personne. „

On conseilloit à un vieillard de se marier. Il répondit qu'il n'aimoit pas les vieilles femmes. Prenez-en une jeune, lui dit-on. Bon, répliqua-t-il, je suis vieux, et je ne puis supporter les vieilles; comment une jeune me supportera-t-elle?

Un vieillard qui regrette le tems de sa jeunesse, est un homme qui se plaint de n'avoir plus la fièvre. Un vieux gentilhomme s'entretenoit avec un de ses anciens amis sur quelques aventures qu'ils avoient eues ensemble : *Oh mon ami*, lui dit-il, *c'étoit-là le bon tems*. *Oui*, répliqua l'autre, *mais nous n'étions pas alors aussi tranquilles que nous le sommes aujourd'hui*.

Il y a très-peu de vieillards, si âgés qu'ils soient, qui n'envisagent la mort comme éloignée. Le valet-de-chambre de M. le maréchal de ... ayant appris à son maître, âgé de quatre-vingt-

deux ans , la mort de M. le duc de . . . qui en avoit quatre-vingt-quatorze : J'en suis bien fâché , dit-il , mais je n'en suis point du tout surpris. C'étoit un corps cacochime , et tout usé. J'ai toujours dit que cet homme-là ne vivroit pas.,

Suite de l'article sur les Somnambules.

J'ai entendu parler , dit le père de S. Romuald , feuillant , d'une fille qui alloit se baigner toutes les nuits dans la Seine en rêvant ; ce qu'elle continua jusqu'à ce que son père , en étant averti , l'attendit une fois sur le chemin , et la fouetta si bien , pour lui faire perdre cette coutume , qu'elle s'éveilla , fort surprise de se voir nue au milieu de la rue.

Suivant le rapport de Fritsch , qui le tenoit du père del Rio , jésuite , un maître d'école , nommé Guidisalve , alloit enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfans , et venoit coucher le soir dans un monastère , où la nuit , en dormant , il recommençoit ses leçons , grondoit les enfans , et entonnoit le chant de son école. Un moine , dans la chambre duquel il couchoit , le menaça de le bien étriller s'il ne restoit pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace , et s'endormit. Dans la nuit , il se lève , prend de grands ciseaux , et va au lit du moine , qui par bonheur étoit éveillé , et le vit venir à la faveur d'un clair de lune : sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit , et de se cacher dans la ruelle.

Le maître d'école donna plusieurs coups de ciseaux dans le traversin, et alla se recoucher. Le lendemain, tout ce qu'il put se rappeler, fut d'avoir rêvé que le moine vouloit le rosser, et de s'être défendu avec des ciseaux.

Un jeune apprentif avoit apperçu, étant éveillé, un nid d'hirondelles au haut d'une tour, près d'une fenêtre ouverte. Il se lève, en dormant, va droit à la tour, trouve une grande échelle, qu'il n'auroit pas eu la force de remuer étant éveillé, la place où il faut, monte jusqu'au haut, et quoique cette échelle fût de six aunes trop courte, il gagne la fenêtre, et s'éveillant enfin, il fut fort saisi d'effroi de se trouver dans une pareille situation.

Un gentilhomme François avoit coutume de se lever la nuit en dormant, et de faire voler son faucon. Un soir, couchant dans une hôtellerie, il avertit un cocher, qui étoit dans la même chambre, que cela pourroit bien lui arriver. Le cocher, qui étoit un malin drôle, lui dit qu'il étoit dans le même cas, et qu'il se levoit souvent la nuit pour fouetter ses chevaux à toute outrance, croyant les dégager d'un bourbier. Le gentilhomme se lève en chemise, prend son faucon, et le jette en criant très-fortement: *Hapasa, hapasa, hapa!* Le cocher ne manque pas de saisir aussitôt son fouet, et d'en décharger les coups les plus serrés sur le gentilhomme, en criant comme s'il étoit embourbé: il maltraita excessivement ce pauvre somnambule, mais il le guérit pour toute sa vie. Ce remède, à ce que l'on assure, a eu un pareil succès dans de semblables occasions.

Le somnambule le plus singulier qui ait été observé, est Jean-Baptiste Negretti, de Vicenze, domestique du marquis Louis Sale. C'étoit un homme brun, d'une constitution fort sèche, ardent, colère et ivrogne. Il étoit somnambule depuis l'âge de onze ans; mais ses accès le prenoient seulement en mars, et duroient, tout au plus jusqu'à la mi-avril. MM. Reghelini et Pigatti se firent un plaisir d'observer son état. Le dernier en fit une relation ainsi conçue : A l'entrée de la nuit, Negretti, s'étant assis sur une chaise dans une anti-chambre, s'endormit, et passa un quart d'heure dans un sommeil ordinaire. Ensuite il se redressa pendant quelque tems, et demeura immobile comme s'il eût voulu prendre garde à quelque chose. A la fin, il se leva, se promena dans l'anti-chambre, tira une tabatière de sa poche, et voulut prendre du tabac. Mais comme il n'en trouva que fort peu, il prit un air fâché, et s'approchant de la chaise qu'un cavalier avoit coûtume d'occuper, il le nomma par son nom, et lui demanda du tabac. On lui présenta une boîte ouverte; il prit du tabac, se mit ensuite dans l'attitude d'un homme qui écoute; et dès qu'il crut avoir reçu un ordre, il courut avec une bougie à un endroit où il y avoit ordinairement une chandelle qui brûloit; il crut allumer sa bougie, la tint comme il convenoit, et traversant tout doucement la salle, il descendit fort légèrement l'escalier, s'arrêtant et se tournant de tems en tems, comme s'il eût éclairé quelqu'un. Arrivé à la porte de la maison, il s'arrêta, se rangea de côté, salua les personnes qu'il

croyoit reconduire , s'inclinant à mesure qu'il se figuroit que chacun passoit; puis il éteignit sa bougie, remonta fort vite , et alla remettre la bougie à sa place. Le même soir, il répéta trois fois cette scène. Etant sorti de l'antichambre , il entra dans la salle à manger , chercha dans sa poche la clef du buffet, et ne l'y trouvant point, il appella par son nom le valet qui avoit ordre de lui remettre cette clef tous les soirs avant que d'aller se coucher. On la lui présenta; il la prit, et ouvrit le buffet, en tira une soucoupe d'argent, sur laquelle il mit quatre flacons de verre , et alla à la cuisine, sans doute pour les remplir d'eau; mais il les rapporta vuides. Il monta; mais au milieu des degrés, il posa tout ce qu'il tenoit sur une espèce de poteau, acheva de monter, et alla frapper à une porte. Comme on ne la lui ouvrit point, il redescendit, alla trouver le valet-de-chambre, lui fit quelques questions, revint en courant, poussa l'assiette du coude, et cassa les flacons, comme cela devoit arriver. Il frappa à la même porte, mais inutilement, redescendit, prit l'assiette en passant, et rentrant dans la salle à manger, posa cette assiette sur une petite table. De là il alla à la cuisine, prit un seau, le porta à la pompe où il le remplit d'eau, et le rapporta à la cuisine. Il revint à la soucoupe, et n'y trouvant plus les flacons, il se fâcha, et dit qu'il falloit qu'ils fussent là, qu'il les y avoit mis; il demanda à d'autres domestiques s'ils les avoient ôtés. Après avoir bien cherché, il rouvrit le buffet, prit deux autres flacons, les rinça, y versa de l'eau,

et les mit sur la soucoupe. Il porta ensuite le tout dans l'antichambre, jusqu'à la porte de la salle, où le valet-de-chambre avoit coutume de les recevoir de ses mains. On lui prit donc la soucoupe et les flacons, et au bout de quelque tems, on les lui rendit; il les reporta au buffet, et remit le tout à sa place. Il alla tout de suite à la cuisine, essuya quelques plats avec un linge, les tint au feu, comme s'il eût voulu les sécher, et nétoya aussi les autres plats. Tout cela étant fait, il revint au buffet, mit la nappe et les serviettes dans une autre petite corbeille, et alla, chargé de tout cela, droit à une table, où il y avoit ordinairement une chandelle allumée. Il fit, comme s'il cherchoit, à la lueur de cette chandelle, une fourchette et un couteau, reporta la corbeille, et ferma le buffet. Après avoir porté dans l'antichambre tout ce qu'il avoit tiré du buffet, et l'avoir posé sur une chaise, il prit une table ronde, à laquelle la dame, sa maîtresse, mangeoit, et la couvrit fort promptement. Il y avoit tout auprès, une autre table de la même forme; il la touchoit quelquefois par méprise, mais il revenoit toujours à celle qu'il vouloit couvrir. Quand elle fut couverte, il se promena, se moucha, reprit sa tabatière, mais en retira les doigts sans prendre du tabac, comme s'il se fût souvenu, au bout de deux bonnes heures, qu'il n'y en avoit point trouvé; mais il y en eut de quoi verser sur sa main. Ici finit la première scène. On lui jetta un peu d'eau au visage, et il se réveilla.

Le lendemain, avant que Negretti fût endormi,

le marquis reçut compagnie dans sa chambre, ce qui n'arrivoit pas ordinairement. A mesure que la compagnie augmentoit, on demandoit des sièges. Pendant ce tems-là, Negretti s'endormit; après un petit sommeil, il se leva, se moucha, prit du tabac, et monta vite à un appartement pour chercher des chaises. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que, tenant une chaise à deux mains, il rencontra une porte fermée, à laquelle il ne frappa point; mais lâchant la chaise d'une main, il ouvrit la porte, reprit la chaise comme auparavant, et la porta précisément à l'endroit où elle devoit être. Cela fait, il alla au buffet, en chercha la clef, et se fâcha de ce qu'il ne la trouvoit pas: il prit une chandelle, et regarda dans tous les coins de la chambre, et sur toutes les marches de l'escalier, allant d'une grande vitesse, les yeux fixés à terre, et tâtant avec les mains, dans l'espérance de trouver la clef qu'il avoit perdue. Le valet-de-chambre la lui glissa dans la poche. Après bien des recherches inutiles, Negretti mit par hazard la main dans sa poche, trouva la clef, se fâcha de sa sottise, ouvrit le buffet, prit une serviette, un plat et deux pains; referma le buffet, et alla à la cuisine. Là, il apprêta une salade, tirant de l'armoire toutes les choses dont il avoit besoin, et quand il eut fait, il s'assit à une table pour manger. On lui ôta ce plat, et on lui en mit à la place un de choux, assaisonnés d'un très-haut goût; il continua de manger: on substitua à ces choux un gâteau qu'il avala tout de même, sans paroître distinguer ces mets; ce qui

prouve qu'il n'avoit point goûté la salade par les organes du goût, mais que l'ame seule se donnoit cette sensation sans le ministère du corps. En mangeant, il prêtoit quelquefois l'oreille, croyant qu'on l'appelloit. Il se persuada une fois qu'on l'avoit effectivement appelé; il descendit vite le degré pour se rendre à la salle, et voyant qu'on n'avoit rien à lui dire, il alla dans l'antichambre, et demanda aux domestiques, si on ne l'avoit pas appelé; sur quoi il revint d'assez mauvaise humeur se remettre à table dans la cuisine. Après avoir fini son repas, il dit à demi-voix, qu'il iroit volontiers au cabaret voisin, pour y boire un coup, s'il avoit de l'argent. Il fouilla inutilement dans ses poches. A la fin il sortit, en disant qu'il y alloit pourtant, qu'il payeroit le lendemain, et qu'on lui feroit bien crédit. Il descendit le degré fort vite, et courut au cabaret, qui étoit à deux portées de fusil de la maison; il frappa à la porte, sans essayer si elle étoit ouverte, comme s'il eût su qu'à ces heures-là, elle devoit être fermée. On ouvre, il entre, il appelle l'hôte, et demande un demi-septier de vin. On lui donne la même mesure d'eau qu'il boit pour du vin; et après avoir fini, il dit qu'on lui feroit bien crédit jusqu'au lendemain. Là-dessus il sortit, et revint vite au logis. Il rentra dans l'antichambre, et demanda aux domestiques, si son maître ne l'avoit point appelé. Il parut ensuite joyeux, et dit qu'il étoit sorti pour aller boire, et qu'il se trouvoit mieux. On lui ouvrit alors les yeux avec les doigts, et il s'éveilla.

Troisième scène. Une nuit de vendredi, il se rappella , en dormant , que le précepteur des enfans de la maison lui avoit dit , que s'il étoit somnambule cette nuit-là , il n'avoit qu'à lui faire une soupe , la lui apporter , et qu'il lui donneroit de quoi boire. Là-dessus il se leva la nuit dans le sommeil , et dit tout haut qu'il veut attrapper le précepteur. Il descend d'abord manger à la cuisine , après quoi il se rend à l'appartement du précepteur , et le prie de tenir sa parole. Le précepteur lui donne une petite pièce de monnaie : sur quoi Negretti prend le valet-de-chambre par le bras , le mene au cabaret , lui raconte , en buvant , d'une manière bien circonstanciée , comment il a dupé le précepteur , dont il croyoit avoir reçu l'argent , étant éveillé. Il rioit de tout son cœur , but plusieurs fois à la santé du précepteur , et revint tout joyeux à la maison.

Suite de l'avis aux Dames , qui habitent des appartemens chauffés avec des poëles.

Lorsque nous avons dit qu'il y a des moyens de rendre l'usage des poëles moins pernicieux , nous n'avons pas le dessein de faire la critique des défauts physiques de la construction de ces meubles ; cette critique seroit longue et ennuyeuse pour vous , et les corrections qu'il y a à proposer sur cet important objet , sont d'une nature à ne pouvoir être développées que sous un langage qui ne peut guère se comprendre , sans avoir des notions préalables sur les propriétés du feu , et quelques connoissan-

ces des loix principales du système mécanique de la nature. Nous nous occuperons seulement de vous indiquer la manière de conduire la chaleur des poëles et celle de vous mettre à l'abri des altérations qu'elle peut occasionner aux charmes de votre coloris.

La température des appartemens que vous habitez en hiver, ne devrait jamais être au dessus de celle d'une orangerie, c'est-à-dire qu'il ne faudroit pas que le degré de chaleur que le thermomètre marque dans vos appartemens, fût au dessus de celui qui désigne le point auquel on peut échauffer une serre d'orangers. Si vous dédaignez, Mesdames, de recourir à cet instrument pour connoître le degré de température qui convient à la conservation de votre beauté, au lieu de ce moyen nous vous proposons de faire éclore dans vos appartemens une rose vermeille, un brillant oeillet, ou l'odorante hyacinthe; vous devez être assurées que la chaleur qui aura favorisé leur floraison, qui aura développé et avivé le superbe coloris et l'agréable parfum de ces fleurs, ne peut avoir une influence ni moins utile pour votre santé, ni moins favorable au tendre épanouissement de vos couleurs. Après cette attention essentielle pour s'assurer du degré de la température des pièces où vous vous tenez, il faut encore faire en sorte que l'air y circule librement, surtout le soir et la nuit, quand on éclaire avec beaucoup de lumières : car il est certain que la flamme des bougies ou des autres matières qui servent à éclairer, répand également des vapeurs dont les effets ne sont pas moins fâcheux et désa-

gréables que de celles qui s'échappent des poëles etc. etc. ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le numéro précédent.

Essayons maintenant d'exposer quelques moyens d'une pratique aisée et propre à s'opposer au moins à une partie des inconvéniens que l'on est fondé à reprocher à l'usage des poëles.

Nous croyons qu'un grand écran ou un rideau d'une toile légère et peu serrée, qui entoureroit à une distance convenable un poële chauffé, pourroit retenir les vapeurs qui s'en exhalent, ainsi que les molécules charboneuses qui viennent se former à l'entour, et cela sans rien diminuer de la chaleur qui pénétreroit à travers l'écran ou le tissu de la toile du rideau. On pourroit donner à cet écran une forme agréable, et le peindre ainsi que la toile avec des couleurs à la gomme. Le feu du poële vient-il à tomber, à s'éteindre ; on ôteroit l'écran, on tireroit le rideau, qui, l'un et l'autre, pourroient figurer dans un appartement, et comme meuble et comme ornement. Après ce premier moyen, nous allons, Mesdames, vous en proposer un second dont vous connoissez déjà l'usage et les malicieuses ressources, c'est le voile et l'éventail. Un voile de gaze verte qui vous couvriroit le visage, auroit l'avantage, sans vous gêner la vue, de vous la conserver et de la défendre contre les vascillations des lumières, qui affectent ordinairement plus ou moins ce sensible et précieux organe : l'éventail à son tour, manié avec une certaine modération, serviroit à repousser les nuages obscurs qui voudroient se précipiter sur des surfaces que la beauté a choisies pour

y fixer le blanc de l'albâtre et y répandre l'émail rosé du corail.

Nous savons, Mesdames, que si vous adoptiez l'usage de ces derniers moyens, nous sentirions diminuer le nombre des jouissances que nous procure la vue de vos attraits; mais s'ils ne restoient couverts que pour en ménager la fraîcheur et en assurer la durée, alors nous serions délicieusement dédommagés d'un sacrifice que nous aurions fait à votre beauté pour la voir reparoître avec un nouvel éclat. Au reste, ce qui peut plaire aux Dames, doit plaire à tout le monde.

Avant de terminer cet article, nous voudrions bien nous permettre de dire un mot contre les insidieuses et profanes couleurs que l'on emprunte de la toilette, couleurs qui, loin d'ajouter au mérite de la belle nature, ne concourent qu'à lui nuire et disséminent le germe de plusieurs maux et difformités difficiles à effacer; mais nous craignons d'être soupçonnés de vouloir répandre de la critique sur un usage que des vues innocentes ont peut-être fait adopter. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire que la chaleur des poëles ternit et éteint en peu de momens le coloris factice que l'on trouve dans les ressources du fard, que cette même chaleur aggrave singulièrement les accidens qui résultent de l'abus du blanc et du rouge, et que l'on ne peut être assez prudent dans le choix et réservé sur l'emploi des cosmétiques, qui de nos jours forment le buffet d'une toilette.

Par un Abonné.

S P E C T A C L E S.

On a donné, le 27 Octobre, au Théâtre françois à Paris, une première représentation de *Blanche et Montcassin* ou *les Vénitiens*, tragédie en 5 actes. Cette pièce a eu du succès ; en voici le cannevas :

Blanche, fille de Contarini, sénateur et membre du conseil des trois, aime et est aimée de de Montcassin, jeune François qui a découvert une conspiration tramée contre Venise, l'a sauvée par son courage, et a mérité de la République d'être élevé au rang des nobles Vénitiens. Les plus grands honneurs lui sont décernés ; mais, tout entier à son amour, sa plus douce récompense est de venir auprès de Blanche lui faire hommage de son triomphe : d'un autre côté, Capello, sénateur, et comme Contarini, membre du conseil des trois, sent la plus vive passion pour cette jeune personne, à qui il n'a point osé en faire l'aveu ; il craint même de se déclarer à Contarini, qu'il croit son ennemi, à raison des divisions qui, depuis longtems, ont régné dans les deux familles ; mais vaincu par l'amour, il surmonte ses craintes, lui déclare ses sentimens pour Blanche, et lui demande sa main pour sceller une réconciliation sincère et durable. Contarini, séduit par une ambition démesurée, accepte sans hésiter, la lui promet, et fixe pour cette union le jour où l'un des deux quittant la magistrature inquisitoriale, les rendra l'un et l'autre libres de former cette alliance, sans blesser la loi qui défend à deux proches parens de siéger ensemble au tribunal. Contarini annonce à sa fille le projet qu'il a d'unir sa

destinée à celle d'un héros célèbre par la faveur dont il est revêtu. Au titre de héros, Blanche, persuadée qu'il s'agit de Moncassin, reçoit cette offre de son père avec une joie qu'elle ne peut dissimuler, et lui promet obéissance. Contarini se retire, et Blanche, transportée, annonce à Moncassin qui arrive, l'heureuse nouvelle que vient de lui apprendre son père. Cette scène touchante est interrompue par Capello, qui, instruit par Contarini des vœux de sa fille, vient, et lui peint, en présence de Moncassin, et sa reconnoissance et son amour; ce qui produit une scène des plus intéressantes. D'un côté, l'embarras de la jeune Blanche, qui se voit détrompée si cruellement, la colère de Moncassin, qui croit voir de la perfidie dans son amante, et de l'autre la jalousie naissante et les soupçons de Capello, qui se retire. Suit une explication entre les deux amans, et une promesse mutuelle de n'être jamais l'un qu'à l'autre. Moncassin voit à son tour le père de Blanche, lui fait part des sentimens qui unissent sa fille et lui; il en est repoussé: Contarini, qui craint de voir échouer les projets de sa vaste ambition, prend la ferme résolution d'avancer le mariage projeté; à cet effet, il ordonne que la cérémonie aura lieu, la nuit même, dans la chapelle de son palais, où le pontife, Capello et les témoins d'usage, sont mandés. Moncassin, informé de ce nouveau malheur, demande un rendez-vous à Blanche, qui le lui assigne dans la même chapelle: il s'y rend; et là, en présence de Constance, amie et confidente de Blanche, aux pieds des saints autels, ils prononcent le serment des époux. On entend du bruit; on

sait que de toutes parts le palais est investi, et que Moncassin n'a d'autres moyens, pour se soustraire à ses persécuteurs, qu'une secrète issue qui conduit au palais de l'ambassadeur d'Espagne, auteur des troubles que le courage du jeune Moncassin a dissipés : mais ce dernier moyen l'expose à de nouveaux dangers. Une loi défend à tout noble Vénitien de communiquer avec des ministres étrangers ; le tems presse, le bruit redouble ; il faut ou fuir, ou compromettre l'honneur de Blanche ; il n'hésite pas, il se dévoue, et se dérobe par l'issue où le danger l'attend ; il est surpris, arrêté et traduit au tribunal des trois, où Capello, son rival et son juge, déploie le plus noble et le plus grand caractère, et seul s'oppose à l'inflexible cruauté de ses deux collègues. Le coupable paroît, il est interrogé ; il avoue tout, signe ses aveux ; on le fait retirer : Contarini, toujours barbare, malgré la sublime résistance de Capello, prononce la mort. Loredò, président du conseil, confirme cette opinion par la sienne. Le féroce Contarini, déchiré par son ambition, ordonne qu'on hâte le supplice. Nouveaux débats entre lui et Capello, lorsqu'on annonce un personnage qui demande à donner des détails sur le crime de Moncassin, et d'en faire connoître les complices. On introduit ce personnage : quel est-il ? Blanche elle-même ; elle se déclare la complice de Moncassin. Le père, furieux, veut s'opposer à ses aveux ; Capello la reient, l'écoute avec intérêt, l'admire, et court lui-même pour arrêter l'exécution. Il ouvre le rideau qui sépare le tribunal du lieu où se retirent les prévenus ; le crime est déjà consommé : spectacle affreux ! Il voit le jeune Moncassin étendu sans vie sur les degrés. Blanche, saisie d'horreur, tombe à ses côtés, expire, et Capello, toujours sublime, se démet pour jamais des fonctions de cette horrible magistrature.

P O É S I E.

Z É P H I R C O N S T A N T.

C o n t e.

Zéphir amoureux d'une rose,
Près d'elle s'étoit arrêté;
Zéphir constant: c'étoit plaisante chose!....
Rien n'est pourtant plus vrai. Ce fait m'est attesté.
Mais par un bizarre caprice,
Un jour et je ne sais comment,
La rose employa l'artifice
Pour éloigner son jeune amant.
Elle lui dit, d'un ton où régnoit la tendresse:
Combien il m'est doux d'espérer
Que Zéphir près de moi sans cesse,
S'empressera de folâtrer!
Je m'applaudis de sa constance,
Elle a pour moi mille douceurs!....
A ces mots séduisans succède un long silence,
La rose se mouilla de pleurs.
Qu'avez-vous, dit Zéphir, et que pouvez-vous craindre?
Ah! qui peut vous désespérer!....
Laisse-moi, cher Zéphir, ah! laisse-moi me plaindre,
Les frimats vont nous séparer:
Je fais le vœu d'être fidelle;
De tes soins mon cœur est charmé,
Quelques instans encor je cesse d'être belle
Sans que tu cesses d'être aimé!....
Qui n'eût été séduit par ce langage?
Qui n'eût dans un pareil instant,
Comme Zéphir, chéri son esclavage!....
Ah! que l'art de tromper est un art séduisant!....
Le Printems de retour, Zéphir près de la rose
Toujours constant, veut voltiger;
Elle avoit l'air nouvellement éclosé,

Et l'hiver en courroux n'avoit pu la changer ;
 L'infortuné Zéphir, envain par son haleine
 La caresse, veut l'attendrir ;
 On ne le connoît plus, et la rose inhumaine
 Est insensible à son désir !
 Vainement il pleure, il soupire,
 Il demande comment il a pu mériter
 Ce cruel traitement ; mais on se met à rire,
 On s'amuse de son martyr,
 Et pour un papillon on osoit le quitter.
 Voyez votre portrait dans cette allégorie,
 Sexe que la nature orna de traits si doux :
 L'amant volage a seul des droits sur vous ;
 Il flatte la coquetterie,
 Et la constance inspire des dégoûts ;
 Vous n'aimez que le badinage ;
 Un papillon suffit quand il est caressant ;
 Vous dédaignez un pur hommage,
 Et vous fuyez Zéphir constant.

 L E N I D.
F a b l e.

Toujours parler des plaisirs de l'enfance,
 Je pourrois bien devenir ennuyeux ;
 Mes bons amis, un peu de complaisance,
 On redevient enfant, hélas quand on est vieux.
 Auriez-vous eu jadis la jouissance,
 De posséder un oiseau tout à vous ?
 Je l'ai connue, ah comme c'étoit doux !
 Quelle douleur dont sa mort fut suivie !
 Ce chagrin fut le premier de ma vie,
 On s'en souvient toujours il reçut le trépas
 D'un chat Depuis ce tems je ne les aime pas.
 Mais écoutez le fait Au sortir de l'enfance,
 Un marmot eut l'heureuse chance

De découvrir un nid..... Il eut, de tout son cœur,
Donné, pour ses moineaux, les trésors de la France,

Il étoit ivre de bonheur ;

Il y venoit, revenoit à toute heure :

N'ont-ils pas changé de demeure ?

Y voyez-vous la mère, les enfans ?

Mêmes propos à tous momens :

On lui disoit : Mais prenez donc bien garde,

Observez-vous, la mère vous regarde,

Ils sont foibles, à les nourrir,

Vous ne pourrez pas parvenir,

Si la mère les abandonne :

Bah, c'étoit comme rien, il n'écoutoit personne,

Et puis toujours de revenir.

Quand on est jeune, on pourroit bien attendre !

Mais l'homme est en tout tems si pressé de jouir !

Le lendemain, il n'y put pas tenir,

Aux persécutions il fallut bien se rendre ;

On enlève tous les petits,

Avec grand soin, dans une cage

Enfin les voilà mis ;

On apprête, suivant l'usage,

Du lait, de l'œuf, avec du chenevis,

C'est bon, mais ce n'est pas l'aliment ordinaire ;

Le coton n'étoit pas les aîles de la mère,

Elles chauffent si bien ! Bref, on les vit finir,

En quatre jours, de faim, de froid et de misère,

Il n'en resta qu'un triste souvenir.

Vous m'allez dire : Il étoit trop peu sage,

On l'avoit averti, . . . si le petit vaurien

Eût voulu croire ; eh mais je le sais bien.

De le gronder pourtant, je n'ai pas le courage :

De ceci sagement, prenons tous notre part,

On nous l'a dit cent fois, du lait d'une étrangère,

Gardez-vous bien de courir le hazard,

Nous privons notre enfant de celui de sa mère.

É N I G M E.

Quand on m'entend parler, chacun tremble d'effroi.
Rien ne résiste devant moi.

Je ne saurois m'enfuir, et pourtant on m'enchaîne;
Pour me faire marcher, par force l'on me traîne;
On me charge de fers, sans l'avoir mérité.

Je suis comme un voleur attaché sur la roue;

Mais celui qui de moi se joue
Est quelquefois puni de m'avoir maltraité.

L O G O G R Y P H E.

Je parle et nul ne nie

Que je ne sois muet.

J'ai des frères qui font le guet,
Pour recueillir ce que je leur confie,
Et se le répéter entr'eux.

Sourds et muets, pouvons-nous faire mieux?

Dans mes dix pieds, si l'on me décompose,

On trouve un fleuve; et puis ce mal qui cause

Un terrible délire et le plus grand tourment;

Ce qui, la nuit, placé près l'élément perfide,

Pour entrer dans le port, aux vaisseaux sert de guide.

Cette boisson venant de l'autre continent,

Dont on voit l'Anglois fort avide;

Ce qui toujours fut redouté

Et maudit par la beauté.

Un instrument servant à la cuisine;

Ce léger bruit dont on rougit,

Et que, sans le nommer, aisément on devine.

Une exclamation; un animal petit

Et destructeur. Enfin un lieu plein de délices,

Où l'on voit folâtrer les timides genisses.

C H A R R A D E.

Mon premier, soit qu'on parle ou qu'on écrive,
Ne sert, le plus souvent, que pour la négative;

La vertu, la conduite, avec la probité,

Donnent de mon second le titre respecté;

Mon tout est à-peu-près comme la vie humaine,

L'on y va, l'on y vient, l'on y court, l'on s'y traîne.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est : *Plaisir*. — Celui du Logogriphe est : *Devin*,
(où l'on trouve *vid*, *vin*, *de* à coudre, *de* à jouer.
— Celui de la Charrade est : *Fardeau*.

tain.

néro est
Dent,
à jour